

## «PATRIE»...

Tout gouvernement implique la nécessité d'une religion.

Longtemps, en France, le christianisme a suffi. A l'exception de quelques esprits supérieurs la totalité des individus s'inclinait devant le dogme chrétien, se résignait au *Décalogue*, se conformait aux rites et cérémonies du culte.

Un jour, le doute engendra l'indifférence, puis, la négation, l'hostilité.

Aujourd'hui, sans qu'on puisse affirmer que le nombre des infidèles l'emporte, d'ores et déjà, sur celui des croyants, il n'est pas téméraire d'avancer que le premier s'accroît chaque jour et ne tardera pas à dépasser le second.

La foi s'est réfugiée dans quelques intelligences obtuses, dans quelques consciences timorées. Elle a fui les régions de l'intellectualité, déserté les cerveaux où s'épanouit la fleur du savoir et de la réflexion.

Les libres-penseurs au pouvoir n'ont pas tardé à comprendre qu'une religion est l'auxiliaire indispensable de l'autorité. Réhabiliter devant l'opinion publique ce Dieu qu'ils avaient tant traîné aux gémonies, offrir au respect des foules ces porte-soutanes que tant ils avaient couverts d'opprobre, ramener le peuple au pied des autels pour y participer à ces cérémonies qu'ils avaient tant ridiculisées, leur parut, à juste titre, impossible; - on fracture une fois la porte d'un cerveau pour y glisser furtivement le fanatisme religieux; mais quand celui-ci en a été expulsé honteusement on ne réussit plus à l'y réintégrer.

C'est alors que, insensiblement, se substitua au dogme, aux ministres, aux simulacres frappés de déchéance une religion nouvelle: le patriotisme.

Le patriotisme est un produit chimique composé de 20 grammes d'amour et de 80 grammes de haine. L'amour est limité aux habitants d'une même nation constituant pour chacun d'eux «*la patrie*»; la haine s'étend à tout ce qui se trouve au-delà des artificielles limites, tracées par la géographie du moment, sous le nom de frontières.

Un patriote qui se respecte ne se borne pas à devoir son amour aux nationaux, sa haine aux autres; ses affections et ses antipathies doivent également s'appliquer aux choses: de ce côté de la frontière, riantes sont les prairies, brillant le soleil, étincelant l'azur, étoilées les nuits, parfumées les fleurs, nobles les caractères, élevées les intelligences; tout est beau, bon, juste et vrai. De l'autre côté, tout est faux, inique, méchant et laid; pas de génie, peu de talent; la langue est barbare, l'industrie inférieure, les caractères vils, le ciel gris, le sol désolé.

Et notez, que dans chaque «*patrie*», ces absurdités se retrouvent. Ici, un Français vaut deux Allemands, trois Anglais, quatre Italiens, cinq Espagnols, etc...; sur les bords de la Tamise, un Anglais vaut deux Français, trois Allemands, quatre Espagnols, etc...; à Moscou, un Russe vaut deux Prussiens, trois Belges, quatre Portugais, etc...

Ce qu'il y a de bizarre - mais quand il s'agit de religion, rien n'est étrange, puisque le miracle n'est non seulement admis, mais de rigueur, - c'est que, à chaque remaniement de la carte, à chaque retouche des frontières, doit correspondre pour l'adepte du patriotisme un revirement dans ses exécration et dans ses tendresses. Il doit changer de sentiment comme de nationalité.

De tous ces phénomènes d'amour et de haine, de cette valeur respective d'un Français, d'un Russe, d'un Autrichien, d'un Suisse, ne demandez pas la cause à un patriote; il ne s'est jamais interrogé lui-même sur ces points divers: il croit; quand il était enfant, on lui a inculqué ces inepties, elles ont grandi avec lui; elles font partie de son «*moi*»; il croit, vous dis-je, et le croyant ne raisonne pas, ne doit pas raisonner.

Il est attaché à une véritable religion, le patriote.

Cette religion a son dogme: la patrie; ses symboles: le drapeau, les trophées; ses ministres: les chefs civils et militaires; ses temples: les casernes; ses cérémonies: les revues, les manœuvres, les parades; ses cantiques: les élocubrations de Déroulède; ses sacrifices: les batailles, les expéditions; ses devoirs: les 25 années de service, les campagnes contre l'ennemi; sa morale: l'obéissance passive; sa juridiction: les conseils de guerre; son enfer: Biribi, le peloton d'exécution; son paradis: l'avancement, la croix d'honneur, la gloire.

Si l'on s'explique difficilement qu'une telle religion puisse recruter des fervents parmi ceux - les prolétaires - qui ne connaissent d'elle que les immolations, on comprend aisément au contraire tout le bénéfice qu'en peuvent retirer les gouvernants, les propriétaires, les industriels, les commerçants, les financiers et les professionnels.

Tous ces gens qui, contrairement au cliché bien connu - parlent toujours de la patrie sans y penser jamais - ont un intérêt primordial à semer et cultiver dans les cœurs, le patriotisme.

Intérêt économique, parce que les guerres et les expéditions cachent toutes des combinaisons industrielles, commerciales et financières: les traités de paix qui stipulent des rançons formidables et des clauses commerciales favorables aux vainqueurs, mettent celle vérité en évidence.

Intérêt politique, parce que la révolte peut être individuelle ou collective. Lors que l'infraction à la loi est individuelle, la police et la gendarmerie suffisent; quand elle a un caractère collectif: grève, manifestation tumultueuse, insurrection, gendarmes et policiers sont débordés et les soldats interviennent: les événements démontrent cette réalité.

Intérêt moral, parce que, à une société autoritaire, il faut des maîtres et des esclaves et non des hommes libres: la caserne, la discipline, la hiérarchie, l'amour du galon, développent merveilleusement l'insolence et le despotisme chez ceux qui commandent, la soumission et la platitude chez ceux qui obéissent.

Ajoutez à cela que les maîtres-chanteurs du patriotisme savent en jouer pour détourner «*opportunistement*» les regards de la masse des spectacles sur lesquels il serait dangereux- pour les dirigeants - qu'ils se fixassent trop longtemps: concussions, scandales, abus de pouvoirs, misère publique, etc...

Pendant que nos pères étaient absorbés dans la contemplation des choses célestes, les prêtres fouillaient dans leurs poches et les dévalisaient; les ministres du nouveau culte vident nos goussets par l'impôt et, pour que nous nous en apercevions moins, nous exhortent à ne pas perdre de vue la trouée des Vosges.

Sans compter que si, malgré les précautions prises, la sève de la révolte bouillonne trop ardente dans les artères et menace par trop, les diplomates sont là pour ménager aux «*sur le point de s'insurger et de renverser leur gouvernement respectif*» une saignée intelligente qui, pour quelque temps, anémie ces insubordonnés.

Ainsi: agiotages et spéculations, étouffement des grèves, répression des insurrections, développement des instincts autoritaires chez les uns, rampants et lâches chez les autres, diversions opportunes, spoliation des contribuables, saignées intelligentes, telles sont les marchandises avariées que couvre ce pavillon: le patriotisme.

Mais il y a «*la Revanche*».

D'aimables chauvins vous disent sans sourciller: «*Nous ne pouvons rester sous le coup de l'humiliation qui, il y a 20 ans, nous fut infligée. Administrons aux Prussiens une raclée dans le genre de celle que nous avons essuyée et restons-en là*».

Mais, malheureux, vous ne comprenez pas qu'à la suite de cette «*raclée*», les Allemands vendront prendre à leur tour leur revanche; qu'ensuite, ce sera à vous d'exiger la vôtre et qu'ainsi, de revanche en revanche, l'interminable partie engagée durerait jusqu'à la consommation des siècles?

Ne comprenez-vous pas que l'armement devenant de plus en plus formidable et le nombre des soldats croissant sans cesse, la vie des hommes s'écoulerait entre une gamelle et un fusil; que, de plus en plus

nombreux, les milliards s'engouffreraient dans les budgets de la guerre, que le total des victimes de ces tueries périodiques irait atteignant des chiffres de plus en plus effrayants?

Pourtant, vous avez une revanche à prendre, jeunes gens qu'appelle la conscription. Le vainqueur ne vous a pas seulement enlevé deux provinces, il vous a ravi votre patrie tout entière.

Ce triomphateur des luttes séculaires, c'est celui qui vous a spoliés de votre part d'héritage commun; c'est celui qui, gouvernant, patron, propriétaire, policier, magistrat, prêtre, vous a dépouillés de votre bien-être physique, intellectuel et moral et s'est arrogé - à l'aide précisément des soldats - le droit de vous courber sous le joug de ses lois, de vous réduire à la famine, de vous jeter hors des maisons, de vous arrêter, de vous envoyer en prison, au bagne, à l'échafaud, de terroriser vos consciences, de comprimer vos passions, d'étouffer vos élans, de mutiler vos aspirations, bref de vous torturer dans tous vos appétits, de vous supplicier dans tous vos besoins.

La patrie que vous avez à reconquérir, c'est le sol sur lequel vous vivez et les richesses qui s'y trouvent.

Il est en votre pouvoir d'envahir le territoire occupé par le tyran, non pour l'asservir ou l'expulser, mais pour y vivre en paix, en amour avec lui, sur la terre cultivée par votre réciproque collaboration.

Plus de guerres ineptes alors, plus de carnages stupides; vous livrez bataille aux maladies, aux fléaux, aux éléments ligués contre vous, à la douleur sous quelque aspect qu'elle se présente.

Vous trouverez ouvert devant votre native combativité un champ fécond et infini.

**Sébastien FAURE.**

-----